

# César 2020. Ladj Ly : “En banlieue, cela fait vingt ans que nous sommes des Gilets jaunes”

Guillemette Odicino

**L’ascenseur social n’a pas fonctionné pour Ladj Ly. Qu’importe, à force de débrouille et d’exigence, il a atteint son but : faire du cinéma en filmant son quotidien à Montfermeil. Son premier long métrage, “Les Misérables”, a remporté le César du public le 28 février 2020.**

**Mise à jour : “Les Misérables”, de Ladj Ly, a remporté le César du public le 28 février 2020.**

C’est le cinéaste qu’on n’attendait pas. La surprise qui devrait ébranler le festival. Ladj Ly débarque en compétition avec son premier long métrage, *Les Misérables*, un film brûlot, brûlant, sur la banlieue.

Avec cette histoire d’une journée dans la vie d’un flic muté à la brigade anticriminalité de Montfermeil (Seine-Saint-Denis), l’un des quatre membres fondateurs du collectif Kourtrajmé renvoie dos à dos policiers, caïds, Frères musulmans, avec une lucidité, mais aussi une tendresse implacables, et filme les « microbes » (les gosses des quartiers) comme de petites bombes à retardement. La cité va craquer, mais tout le monde a ses raisons, comme disait Jean Renoir.

Manteau chic sur un jean noir et sourire serein, Ladj Ly, 39 ans, sait de quoi il parle : il habite toujours à Montfermeil – qu’il va bientôt quitter, car l’ultime tour de la cité où il a grandi sera bientôt détruite. Dans les années 1980, juste après sa naissance dans le 12<sup>e</sup> arrondissement de Paris, sa famille fut la première famille malienne à s’installer aux Bosquets, à Montfermeil : « *Les Maliens étaient les Roms de l’époque. Les Portugais, les Arabes, les Antillais, les Zairois : tout le monde nous détestait !* »

A la maison, pourtant, tout n’est qu’ordre, douceur et respect des traditions africaines et de la religion : Ladj et tous ses frères et sœurs ne disent pas un seul gros mot et obéissent à leur père, devenu éboueur à la Mairie de Paris, après avoir immigré en France dans les années 1950. Dehors, c’est un autre monde, constamment tendu, où il faut apprendre à se battre : « *Si nos parents s’étaient rendu compte de ce que nous vivions à l’extérieur, ils n’auraient pas voulu le croire...* »

## “La Haine”, le choc et la révélation

Le jeune Ladj pressent très vite que l’école le condamne d’emblée : « *Nos parents étaient de la main-d’œuvre. Nous étions censés en devenir, à notre tour.* » Quand, en troisième, il est dirigé vers une filière pro et un BEP électrotechnique, il comprend définitivement que l’ascenseur social n’est pas pour lui : il arrête les études.

Nous sommes en 1995, c’est le choc de La Haine, de Mathieu Kassovitz, et la révélation pour lui et ses potes d’enfance, Kim Chapiron, Toumani Sangaré et le Parisien Romain Gavras : ils peuvent faire du cinéma en filmant leur quotidien, en bas d’une barre d’immeuble. Ainsi naît le collectif associatif Kourtraimé.

Ils ont 16 ans, et de la chance : c’est le tout début du numérique. Ils récupèrent des petites caméras « *complètement pétées, tombées des camions* » et font tout eux-mêmes, sans un sou ni la moindre règle, distribuant les VHS de leurs courts métrages ou les diffusant gratuitement sur Internet : « *Nous étions passionnés et vivions d’amour, d’eau fraîche et de débrouille.* »

L’idée ne leur vient pas une seconde de demander de l’aide à leurs parents. D’ailleurs, Ladj ne découvrira qu’en 2002 que Costa-Gavras, le père de Romain, est cinéaste, lorsque Kim l’appelle pour aller à l’avant-première d’Amen avec Mathieu Kassovitz...

**Caméra au poing, il colle aux basques des policiers. Il devient leur bête noire, mais sa présence empêche bien des embrasements.**

Grâce à la sortie du premier DVD réunissant leurs courts métrages, mais aussi au carton de leur clip pour la chanson *Pour ceux*, du groupe rap Mafia K’1 Fry, en 2003, Kourtraimé devient un phénomène. Tout le monde veut bosser avec ces têtes de bois qui font attention à ne pas être « récupérés » : la bande continue à obéir mordicus à sa charte iconoclaste (« *Je jure de ne pas écrire un*

*scénario digne de ce nom ; je jure de ne pas justifier la gratuité de mes scènes gratuites... ») et s’amuse d’être considérée comme « des petits cons ».*

Au fil des années 2000, Kim puis Romain se dirigent doucement vers le long métrage (Sheitan) pour Chapiron en 2006, Notre jour viendra pour Gavras en 2010). Ladj, lui, reste organiquement lié à son « territoire » : il se lance dans les « *cop watch* », où, caméra au poing, il colle aux basques des policiers pendant leurs interventions. Il devient leur bête noire, mais sa présence empêche bien des embrasements.

La bavure : ce thème est au centre de son premier court métrage, *Les Misérables*, beau brouillon du long à venir. Pour le convaincre de le tourner, les films du Worso ont su prononcer la formule magique, « *carte blanche* ». Il se met la pression, d’autant que pour juger leurs réalisations respectives, les potes de Kourtrajmé sont sans pitié.

**“La banlieue est un cliché en soi : il fallait que le film soit le plus juste possible, et qu’il ne soit ni anti-flic ni anti-caillera.”**

Alors qu’il n’est pas encore satisfait du résultat, ses producteurs, emballés, envoient son film au festival de Clermont-Ferrand. En 2017, auréolé d’une brassée de prix, il est nommé aux César. Cette année-là, Ladj Ly y concourt aussi dans la catégorie meilleur documentaire comme coréalisateur d’*A voix haute*, qui suit des étudiants de l’université de Saint-Denis lors du concours Eloquentia.

Ne jamais s’arrêter, et perpétuer le concept, hors norme, de Kourtrajmé : l’année dernière, il a ouvert une école de cinéma, toujours en Seine-Saint-Denis, pour que les dix candidats élus, sans expérience en cinéma, et venus de toute la France, « *deviennent potes et fassent des films* ».

Entre-temps, son court métrage est devenu grand. Surprise : pour le financement du long, l’autodidacte a découvert, tardivement, que l’on pouvait obtenir des aides du CNC (Centre national du cinéma et de l’image animée) ! Accepter (un peu) le système ne lui ôte pas son exigence : « *La banlieue est un cliché en soi : il fallait que le film soit le plus juste possible, et qu’il ne soit ni anti-flic ni anti-caillera.* »

## **Tapis rouge**

Pour la justesse de ce thriller social et politique, filmé en lumière naturelle et deux caméras à l’épaule, rien ne vaut ses histoires vécues. Comme cette scène qui devrait laisser bouche bée les festivaliers : un jour où des flics avaient tabassé un garçon, des jeunes de Montfermeil ont voulu se venger en organisant un guet-apens dans la cage d’escalier où Ladj habitait. Mis en joue, il avait réussi à disperser les petits, et à sauver les policiers.

Mercredi 15 mai, Ladj Ly gravira fièrement les marches du Palais. Il n’a pas prévenu sa maman de sa sélection cannoise : « *Elle me verra à la télé et me dira, plus tard, “c’est bien, mon fils”.* » Sur le tapis rouge, en plus de son

casting, il risque d'être très entouré car « *tout Montfermeil* » rêve de l'accompagner.

L'ambiance sera à la fête, il gardera ce beau sourire de rebelle assagi, mais son film, lui, est un cri : « *La révolution partira de la banlieue. Cela fait vingt ans qu'on tire le signal d'alarme. Vingt ans que nous sommes des Gilets jaunes. Des misérables. Il est passé où le plan Marshall des banlieues ? Les politiques ne pourront pas dire qu'ils n'étaient pas prévenus.* »